instruction solide et variée. Il a publié : *Réflexions sur la désertion et sur la peine des déserteurs en France* (1768, in-8°); *Examen de la poudre* (1773, in-8°), traduit de l'italien d'Antoni; *Principes fondamentaux de la construction des places* (1775, in-8°), etc.

FLAVIGNY (Maurice-Alphonse-Charles, comte DE), ancien pair de France, né le 3 décembre 1799. Député d'Indre-et-Loire sous la Restauration, il fut un des membres les plus actifs de l'opposition, zèle que Louis-Philippe récompensa en élevant M. de Flavigny à la pairie en 1841. Elu représentant du peuple après la révolution de Février, il siégea sur les bancs de l'extrême droite, et se montra systématiquement hostile à toutes les propositions qui présentaient un caractère républicain. Il ne fut pas, néanmoins, un des apologistes du coup d'Etat du 2 décembre, et, ayant échoué pour la députation contre les efforts de l'administration, il rentra dans la vie privée. Pendant la guerre de 1870-1871, M. de Flavigny a rendu de très-grands services en organisant la Société de secours aux blessés et les ambulances.

FLAVIO (Biondo), historien et archéologue italien, né Forli en 1388, mort à Rome en 1463. On lui doit la découverte à Milan de la copie unique du dialogue de Cicéron : *Brutus, de claris oratoribus*, dont il multiplia les copies dans toute l'Italie. Il fut secrétaire des papes Eugène IV, Nicolas V, Calixte III et Pie II, et composa sur les antiquités de Rome et de l'Italie des ouvrages extrêmement remarquables pour le temps, et qui ont été longtemps consultés avec fruit. On cite surtout : *Romæ instauratæ lib. III* (Vérone, 1481, in-fol.), et *Romæ triumphantis lib. X* (1482, in-fol.). Ses œuvres ont été réunies à Bâle (1559).

FLAVIO, type d'amoureux dans la comédie italienne. C'est un beau jeune homme à la moustache blonde, aux joues de jeune fille, irréprochablement vêtu, et que les femmes aiment, « parce qu'il est beau, galant, fécond en sonnets; parce qu'il sait la musique et prend les manières de la cour; parce qu'il est tiré à quatre épingles, comme un Espagnol. » Ces raisons, que donne le Ruzzante, créateur du type de Flavio, suffisent amplement à justifier l'amour de la Fiorinetta pour un si parfait jeune homme. Le costume de Flavio est assez beau pour qu'on le décrive; M. Maurice Sand l'a dessiné, il sera notre guide : chapeau de feutre noir, bordé d'un galon d'or, garni de plumes blanches; cheveux sans poudre, retenus par un ruban noir; manteau de satin noir à revers de satin rouge-cerise; gilet de satin blanc, brodé et broché d'or et de paillettes; collerette et manchettes à petits tuyaux; calotte noire, bas blancs, souliers à boucles d'or.

FLAVIOBRIGA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise, chez les Cantabres. Aujourd'hui BILBAO.

FLAVIONAVIA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise, chez les Pœsici, dont elle était la capitale. Aujourd'hui AVILÈS.

FLAVITAS ou **FRAVITA**, patriarche de Constantinople, mort en 490. Il parvint, au moyen d'une supercherie, à cette dignité, en 489. Le patriarche Acace venait de mourir. L'empereur Zénon, ne sachant qui lui donner pour successeur, eut l'ingénieuse idée de faire déposer sur le grand autel de l'église métropolitaine un papier blanc cacheté, convaincu que Dieu, pour le tirer de son embarras, s'empresserait de faire écrire par un ange le nom de l'élu de son choix. Flavitas parvint à corrompre l'eunuque chargé de la garde de l'église, écrivit son nom sur le papier et fut proclamé patriarche. Cette ruse fut découverte, et il allait en recevoir le châtiment lorsqu'il mourut tout à coup.

FLAVIUM BRIGANTIUM, nom latin de BETANZOS.

FLAVIUS (Caïus), jurisconsulte romain du IIIe siècle av. J.-C., fils d'un affranchi, scribe d'Appius Claudius Cæcus. Il déroba le secret des formules judiciaires, dont les patriciens avaient le monopole et qui étaient un de leurs moyens de gouvernement, et les publia en les affichant dans le Forum, ainsi que le tableau des jours *fastes* et *néfastes* (V. FASTES), autre secret de la caste aristocratique et sacerdotale. Son recueil de formules, qui a reçu le nom de *droit flavien*, forme, avec le *droit papirien*, le plus ancien corps de droit privé des Romains. Cette divulgation des secrets d'Etat lui attira la haine des patriciens, mais lui fit une telle popularité, qu'il fut successivement nommé tribun de la plèbe et édile curule, ce qui lui donnait entrée au sénat.

FLAVIUS, chef chérusque, qui vivait au commencement de notre ère, était frère du célèbre Arminius; mais, au lieu de défendre comme lui l'indépendance de sa patrie, Flavius resta attaché à la fortune de Rome. L'an 16, les armées chérusques et romaines se trouvaient en présence, séparées seulement par le Weser, lorsque les deux frères eurent une entrevue qui dégénéra bientôt en querelle et fût devenue une lutte sanglante, si les témoins de cette scène ne les avaient empêchés d'en venir aux mains.

FLAVIUS (Avianus), poëte latin. V. AVIANUS.

FLAVIUS CAPER, grammairien latin. V. CAPER.

FLAVIUS JOSEPHE, historien juif. V. JOSÈPHE.

FLAVIUS (docteur), médecin et littérateur. V. JOULIN.

FLAVUS (T. Lartius), premier dictateur romain, avait été consul en 501 et en 498 avant notre ère, lorsque, les curies ayant établi à Rome, en 498, une nouvelle magistrature temporaire qui conférait, sous le nom de dictature, un pouvoir absolu à celui qui en était investi, il eut l'honneur d'être appelé le premier à la remplir. Flavus fit le recensement des citoyens, tint des comices consulaires, arrangea des différends qui s'étaient élevés entre les Romains et les Latins, et se démit de son pouvoir avant l'expiration des six mois fixés comme limite à la durée de la dictature. Plus tard, il prit part au siége de Corioles, et remplit, à diverses reprises, des missions de conciliation auxquelles le rendaient propres son esprit de justice et la douceur de son caractère.

FLAVY (Guillaume DE), capitaine français, né à Compiègne vers 1398, mort en 1449. Il servit sous Charles VII contre les Anglais, reçut de ce dernier le grade de capitaine, le gouvernement de Compiègne (1429), et commandait dans cette ville, lorsque Jeanne Darc, en revenant d'une sortie contre les Anglais, trouva les portes de Compiègne fermées et tomba entre les mains de l'ennemi (1430). Pour ce fait, Guillaume de Flavy a longtemps passé pour avoir trahi et vendu celle qui venait de sauver la France; mais rien n'est venu confirmer cette allégation. En 1430, le connétable de Richemont n'ayant pas compris de Flavy au nombre des capitaines qui devaient recevoir des gratifications, celui-ci entra contre lui en hostilité déclarée. Le connétable le fit arrêter et destituer de son gouvernement (1436); mais, dès l'année suivante, le hardi capitaine s'emparait de force de Compiègne et reprenait son commandement. Par ses déprédations, de Flavy avait amassé une fortune considérable, que vint accroître encore son mariage avec Blanche, vicomtesse d'Arsy. Pour entrer plus tôt en possession de l'héritage de sa femme, il jeta dans ses prisons son beau-père et sa belle-mère, qui y trouvèrent la mort. Sa conduite fut également odieuse envers la jeune et belle Blanche, ainsi que nous l'apprend le chroniqueur Matthieu de Coucy : « En la présence de sa femme, avoit souvent en son lict avec elle jeunes garces avecq lesquelles il prenoit compagnie charnelle, et quand sa femme en parloit quelque peu, il la menaçoit de la faire enmurer et mourir. » Blanche résolut de conjurer le sort dont elle était menacée en se débarrassant de son terrible époux. Elle lui fit couper la gorge par son barbier, puis s'enfuit avec son amant, Pierre de Louvain, capitaine de cent lances de l'ordonnance du roi, et obtint bientôt après des lettres de rémission de Charles VII.

FLAXMAN (Jean), célèbre sculpteur anglais, né à York en 1755, mort à Londres en 1826. La grande réputation de ce maître, dont les Anglais sont encore si fiers, s'est fort amoindrie en Europe depuis quarante ans. Elle n'a plus aujourd'hui que les modestes proportions qui conviennent à un talent réel, mais trop vanté d'abord. Il n'avait que six ans lorsque son père l'amena à Londres, où il venait monter un commerce alors tout nouveau, celui des figurines de plâtre. D'une constitution délicate, Jean passa son enfance, jusqu'à quinze ans, dans le magasin paternel, n'ayant d'autres compagnons de sa vie sédentaire que les moulages plus ou moins remarquables des chefs-d'œuvre classiques de la statuaire, d'autres jeux que de dessiner ou de lire à son gré, ou de s'essayer à reproduire avec la glaise quelqu'une des copies en plâtre qu'il avait sans cesse sous les yeux. Cette liberté d'éducation, dans ce musée à bon marché, tourna naturellement toutes ses idées vers la statuaire.

Les premières années de Flaxman ont eu sur son œuvre une influence visible; aussi est-il utile d'indiquer les faits principaux de ses études littéraires et de son éducation artistique. A dix ans, il inspirait un vif intérêt à la femme du révérend Mathew, dame fort instruite, qui l'initiait aux beautés d'Homère et de Virgile. Quand lady Mathew le quittait, il s'armait du crayon et retraçait en ébauches grossières ce qui l'avait impressionné le plus pendant la leçon orale. Bientôt il avait appris à lire les auteurs anciens dans les textes originaux. A l'âge de quinze ans, admis comme élève à l'Académie royale, il se fit remarquer par son aptitude et son assiduité. Il ne voulut être l'élève d'aucun maître en particulier et resta ainsi indépendant de toute méthode trop exclusive. Il travaillait, le soir, en compagnie d'autres jeunes artistes, tels que Cumberland, Sharp, Blake; il aimait surtout l'un des assidus de ces réunions, Sothardt. En 1770, il exposa pour la première fois. Son sujet est une figure de Neptune en cire. Il remporte ensuite une médaille d'argent. Il concourt pour la médaille d'or, et Reynolds, président de l'Académie, lui préfère un élève sans talent, Engleheart. Flaxman, indigné, renonce à concourir désormais. Toutefois, il ne se laisse pas décourager, et approfondit de plus en plus les secrets de son art, et comme, d'ailleurs, ses études préliminaires sont achevées, il aborde définitivement la vie publique d'artiste par le portrait. Il parvint ainsi à se maintenir à l'abri des besoins matériels; il gagnait peu, mais se suffisait avec ce peu : il était, il demeura toujours frugal, ami de la simplicité, plein de dégoût pour les amusements. Les quelques plâtres et terres cuites qui datent de cette époque sont, il faut bien le dire, des bustes fort médiocres. Ils eurent cependant un véritable succès; ce qui prouve que, de son temps, la faveur publique s'acquérait facilement en Angleterre. Néanmoins, signalons avec éloge deux productions de cette époque : le *Monument de W. Collins* (église de Chichester), et surtout celui *Mistress Morley* (cathédrale de Glocester). Il sculpta ces deux monuments après son mariage avec Anna Denman (1782). Quand on songe à la grande faveur dont il jouissait alors, et qu'au moment de partir pour l'Italie, en 1787, il était déjà célèbre, on ne sait vraiment à quoi l'attribuer : est-ce à la niaise précipitation de certains publics? est-ce au bonheur inouï de certains artistes? Flaxman passa sept années en Italie; c'est à Rome surtout qu'il résida, et c'est là principalement que sa réputation atteignit son plus haut point d'éclat et de popularité; mais il dut cette popularité à son genre de vie plutôt qu'à la valeur réelle de ses œuvres. Arrivé à Rome, au lieu de chercher la solitude pour travailler sérieusement, il se mit à vivre en prodigue du produit des bustes nombreux qu'il avait laissés à Londres. Il recevait avec magnificence, dans son atelier de la *Via Felice*, toute la colonie anglaise et les étrangers de distinction. Dans ce milieu brillant, les études profondes, qui lui eussent été si nécessaires, n'étaient pas possibles. Aussi ne fit-il qu'effleurer les grands côtés de son art. Il s'arrêta beaucoup trop aux apparences, au superficiel, et plus tard toutes ses œuvres se ressentirent de cette disposition morale. Son morceau le mieux réussi et aussi le plus célèbre, *Psyché et Cupidon*, est l'expression la plus complète de cette intelligence vive, qui allait s'éparpillant de tous côtés avec une mobilité de femme. Dans ce groupe si fameux — il est au Louvre maintenant — y a-t-il rien de plus qu'une intuition vague des élégances, des naïvetés sublimes de l'antique? On y chercherait vainement un trait, un morceau véritablement fort. Tous ces membres, mêlés dans un sentiment d'un charme incontestable, ne sont pas attachés; rien ne les soutient, ni muscles ni charpente; ils sont bourrés de soie; on a presque peur de les toucher; ils s'affaissent sur eux-mêmes. Pour tout dire, on prendrait les deux figures de ce groupe pour le chef-d'œuvre d'un empailleur, mais non d'un statuaire. Il y avait là pourtant des intentions excellentes, un arrangement plein de goût, quoiqu'un peu maniéré, et de petites têtes d'un sentiment exquis, mais pas de construction. Dire le succès fabuleux qui accueillit ce marbre est chose impossible. Et cependant, malgré l'enthousiasme de ses admirateurs, Flaxman serait peut-être oublié maintenant, s'il n'avait fait que des statues. Mais le hasard, qui le traitait en enfant gâté, vint lui offrir l'occasion de s'immortaliser à peu de frais. Nous voulons parler de ses fameux dessins sur les sujets tirés d'Homère, d'Eschyle et de Dante, illustrations prédestinées, qui firent le tour du monde. La première série, qui avait été faite pour Hare Naylor, représente par des figures au trait les principales scènes des poëmes d'Homère; elle comprend trente-neuf compositions pour l'*Iliade* et trente-quatre pour l'*Odyssée*. Tout d'abord, l'artiste n'attacha aucune importance à ces faciles travaux, et les exécuta pour un prix modique et comme en se jouant; plus tard, il ne voulut pas en avoir le démenti, et ne haussa pas ses prétentions, malgré l'admiration générale. Nous disons *faciles* travaux; ils l'étaient, en effet, pour Flaxman dans une large mesure, en ce que, nous l'avons vu, il avait passé son enfance à ébaucher au crayon les récits des poëtes que lui avait fait aimer lady Mathew. Quoi qu'il en soit, les dessins pour Homère mirent le sceau à la réputation de Flaxman, et, cette fois, le succès était légitime. L'*Eschyle* fut commandé par la comtesse Spencer; *Dante* (38 sujets pour l'*Enfer*, 38 pour le *Purgatoire* et 33 pour le *Paradis*) fut fait pour Thomas Hope, ainsi que le petit groupe en marbre de *Céphale et Aurore;* lord Bristol commanda le groupe en marbre des *Fureurs d'Athamas*, d'après Ovide, groupe composé de quatre figures de dimension héroïque, et qui est aujourd'hui à Ickworth (comté de Suffolk), résidence du marquis de Bristol. Flaxman exécuta ces divers travaux pendant son séjour à Rome. Les trois séries de ses beaux dessins sur Homère, Eschyle et Dante furent gravées à Rome même par Th. Filori. Voici les dates de publication : *Homère* (Rome, 1793), réimprimé (Londres, 1805); *Eschyle* (Rome, 1794); *Dante* (Londres, 1806). Ces dessins se répandirent rapidement en Allemagne (publiés à Gœttingue, 1803) et en France (Paris, Nitot-Dufresne, an XI). Quand parurent à Londres les illustrations sur Dante, Flaxman était, depuis onze ans déjà, revenu dans sa partie. Comme bien on pense, honneurs, dignités, faveurs de toutes sortes ne lui avaient pas manqué. Dès son arrivée, en effet, en 1795, l'Académie royale lui avait ouvert ses portes. Puis elle avait créé pour lui la chaire de sculpture. Voilà donc Flaxman orateur! Ses cours, très-suivis, n'eurent d'autre utilité que de faire briller les vives étincelles de son imagination, car la statuaire ne peut guère s'enseigner du haut d'une chaire. Cette occupation nouvelle ne diminua point l'ardeur de l'artiste. Il travaillait, à cette époque, du matin au soir pour satisfaire aux nombreuses commandes dont il était accablé, et augmentait le nombre déjà considérable des morceaux qui composent son œuvre immense. Il faut rendre cette justice à Flaxman : au style maniéré du XVIIIe siècle, il a substitué, dans sa patrie, le style pur, noble, grandiose de l'antiquité, au point de vue de la correction et du fini. Sous ce rapport, ses ouvrages sont incomparables; mais, nous le répétons, ils manquent trop souvent de mouvement et de grâce. Peut-être les commandes si nombreuses qui lui étaient adressées, et dont l'exécution immédiate lui semblait un point d'honneur, ne permirent-elles pas à son ciseau de fouiller les détails avec assez de soin. La mort de sa femme, qu'il aimait avec tendresse, vint arrêter ce labeur presque fébrile. Ce fut un coup fatal. Le maître, transformé, laissa tomber son ciseau et fut pris d'une mélancolie mortelle, qui le conduisit à la tombe après l'avoir tourmenté pendant six années. Le catalogue de ses travaux prendrait ici trop de place. Citons les plus remarquables : les groupes en marbre d'*Athamas*, de *Céphale et Aurore*, de l'*Archange Michel combattant Satan* (pour le comte d'Egremont); les mausolées du poëte *W. Collins*, à Chichester; de *Lord Mansfied*, à Westminster; des *Baring*, à Micheldever; les statues de *Washington* et de *Reynolds*; le *Bouclier d'Achille*, bas-relief; enfin, les dessins pour *Homère*, *Hésiode*, *Eschyle* et *Dante*, dessins fort recherchés par les amateurs. L'œuvre de Flaxman a été publié, en 1833, par Réveil (Paris, 2 vol. gr. in-8°).

FLAYOSC, bourg et comm. de France (Var), cant., arrond. et à 8 kilom. O. de Draguignan, sur un canal d'irrigation, près de la rive droite du Flayosque; pop. aggl., 2,001 hab. — pop. tot., 2,904 hab. Carrières de gypse; fabriques de faïence, briqueteries, trente ateliers de cordonnerie. C'était jadis une ville entourée de murailles flanquées de tours, et où l'on entrait par trois portes. Chapelle souterraine qui date, dit-on, de la persécution des premiers chrétiens. Débris d'antiquités.

FLÉAC, village et comm. de France (Charente), cant., arrond. et à 7 kilom. d'Angoulême, sur la rive droite de la Charente; 783 hab. Poudrerie de Thérouat, comprenant 17 usines établies sur une longueur de 1 kilom., et fabriquant annuellement 1 million de kilogrammes de poudre.

FLÉAU s. m. (flé-ô — lat. *flagellum*, même sens). Agric. Instrument à battre le blé, formé d'un manche et d'un battoir en bois, reliés l'un à l'autre par des courroies : *Jamais deux* FLÉAUX *ne doivent frapper à la fois.* (Dutour.)

. . . . . . Le *fléau*, dans vos mains,
Force l'avare épi d'abandonner ses grains.
ROSSET.

— Fig. Grand désastre; malheur public ou privé, considéré comme un châtiment du ciel; personne ou chose qui cause des malheurs de ce genre : *Le* FLÉAU *de la guerre. Attila s'appelait lui-même le* FLÉAU *de Dieu. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre et qu'à abattre leurs sujets, pour les rendre plus soumis, sont les* FLÉAUX *du genre humain.* (Fén.) *La superstition et le despotisme sont, immédiatement après la peste, les plus horribles* FLÉAUX *du genre humain.* (Volt.) *Le* FLÉAU *de l'espèce humaine, c'est le pouvoir absolu.* (Mme de Staël.) *C'est une loi de la Providence que le mal naisse du mal, qu'un* FLÉAU *appelle un* FLÉAU. (Guizot.) *La mendicité, ce* FLÉAU *des Etats modernes, commence à peser sur la France et à en fatiguer les ressorts.* (Cormen.)

— Par exagér. Chose qui tourmente, qui trouble, qui importune, qui nuit de quelque façon que ce soit; personne fatigante, importune : *Le calembour est le* FLÉAU *de la bonne conversation, l'éteignoir de l'esprit.* (Volt.) *Une femme bel esprit est le* FLÉAU *de son mari, de ses enfants, de ses valets, de tout le monde.* (J.-J. Rouss.)

. . . . . Soudain arrivent les remords,
Et bientôt, avec eux, tous les *fléaux* du corps,
La pierre, la colique. . . . .
BOILEAU.

— Techn. Levier de balance qui supporte les bassins. ‖ Poignée en fer servant de fermeture à une persienne. ‖ Barre de fer servant à fermer les grosses portes à deux battants, et qu'on tourne à demi pour les ouvrir. ‖ Au pl., Crochets sur lesquels les vitriers portent leurs verres à vitre.

— Hydraul. Bascule chargée d'un contrepoids, qui sert à fermer une écluse.

— Métallurg. Tringle de soufflet, qui a un mouvement d'oscillation.

— Anc. art milit. *Fléau d'armes*, Arme formée d'une masse de plomb portée par une chaîne, à l'extrémité d'un manche court.

— Bot. Fléole ou massette, plante qui porte des épis en forme de petite masse : *Le* FLÉAU *des prés. Le* FLÉAU *noueux. Le* FLÉAU *des Alpes.*

— **Epithètes.** (Malheur.) Rapide, dangereux, pernicieux, funeste, fatal, désastreux, ruineux, destructeur, dévastateur, ravageur, impitoyable, insatiable, inhumain, barbare, meurtrier, homicide, sanglant, cruel, affreux, horrible, terrible, épouvantable, redoutable, redouté, atroce, rude, violent, impétueux, irrésistible, muet, silencieux, mystérieux, inconnu, inexplicable, périodique.

— **Antonymes.** Bénédictions, grâces du ciel.

— **Encycl.** Agric. Le *fléau* était connu dès la plus haute antiquité; il semble que ce soit le premier instrument dont on s'est servi pour battre le blé et les autres céréales. Encore usité dans un grand nombre de localités, il se compose de deux bâtons attachés bout à bout avec des courroies. L'un est destiné à être tenu par le batteur; c'est le manche. L'autre doit s'appliquer dans toute sa longueur sur la paille et sur les épis pour en détacher les grains; c'est le *fléau* proprement dit. La longueur et la grosseur de ces deux pièces sont tantôt identiques, tantôt différentes; les résultats du battage varient en raison de ces conditions. Un *fléau* court au bout d'un long manche produit un coup plus fort; s'il est gros et d'un bois léger, il secoue mieux la paille. Un long *fléau* au bout d'un manche court agit sur une plus grande surface, mais avec moins de force; si sa grosseur et sa longueur égalent celles du manche, il agit moins bien sur la paille. Il est bon que le bout du *fléau* soit terminé par un nœud de bois; la partie la plus lourde se trouvant ainsi à son extrémité, il frappe plus fort et s'use moins. Mais il ne faut pas que ce nœud forme une saillie ou un bourrelet; toute la force serait alors concentrée à l'extrémité, et il serait très-difficile au batteur d'asséner sur la paille un coup horizontal, et d'agir ainsi, comme cela doit se faire, par toute la longueur du *fléau*. Si, au contraire, l'extrémité était plus mince, le *fléau* agirait comme un fouet. Le cornouiller est un des meilleurs bois pour cet objet. Les courroies qui unissent les bâtons doivent être passées les unes dans les autres, de manière que le *fléau* puisse tourner facilement quand le batteur le relève après avoir frappé son coup. On les dispose pour cela de diverses manières. La plus simple, et aussi la meilleure, consiste à fixer à l'un des bouts de chaque bâton une seule courroie large et épaisse, qui déborde de quelques centimètres, et forme aux extrémités du manche et du *fléau* une sorte de boucle ou d'anneau de cuir. Ces deux boucles sont réunies entre elles, soit par une troisième courroie bien nouée, soit par un double bouton de métal. Dans quelques pays, l'extrémité du manche est terminée en un bouton plat en dessous et arrondi en dessus, qui entre dans la courroie assujettie au *fléau*. On remplace souvent les courroies par des nerfs de bœuf. Pour la manière de se servir du *fléau*, voyez le mot BATTAGE.

— Mécan. Le *fléau* d'une balance est le levier qui porte les plateaux, dans la balance ordinaire, à plateaux et poids mobiles, dans la balance romaine et dans la bascule du commerce. Le *fléau* d'une balance ordinaire doit avoir ses bras parfaitement égaux, et son centre de gravité doit être dans le plan mené perpendiculairement à sa longueur, par l'axe de suspension, un peu au-dessous de cet axe. La suspension se fait à l'aide d'un couteau prismatique qui traverse horizontalement le *fléau*, et dont la tranche repose sur des coussinets en acier ou en agate. Les plateaux sont supportés, dans les balances de précision, par des fils se reliant à des crochets qui s'appuient sur les tranches de couteaux entaillées dans le *fléau* à ses deux extrémités. Au moyen de cette disposition, les deux bras ont pour longueurs les distances des plans verticaux menés par la tranche du couteau de suspension du *fléau*, et par les tranches des couteaux de suspension des plateaux. En quelque point que le crochet qui supporte un des plateaux s'appuie sur le couteau correspondant, la longueur du bras est toujours la même. Pour corriger le défaut d'égalité entre les deux bras du *fléau*, on laisse le couteau de suspension parallèlement à l'une de ses faces latérales, de manière à repousser sa tranche dans le sens opposé; on peut, s'il est nécessaire, opérer de même sur les tranches des couteaux qui supportent les plateaux. On s'assure de l'égalité entre les deux bras en échangeant les plateaux. Après avoir établi l'équilibre, si l'équilibre subsiste après l'échange, les bras sont nécessairement égaux. Pour que le centre de gravité soit dans le plan où il doit être, il suffit que le *fléau*, débarrassé des plateaux, se tienne dans la position horizontale. Si cette condition n'est pas remplie, on enlève à la lime un peu de matière au bras le plus lourd. Le *fléau* porte l'aiguille indicatrice de l'écart occasionné par un chargement inégal des deux plateaux.

Dans la balance romaine, le bras du *fléau* opposé à celui qui supporte le plateau porte les divisions qui servent à évaluer les poids placés dans la balance, par la position où s'arrête le poids mobile lorsque l'équilibre est établi.

FLÉAU DE DIEU, périphrase qui désigne Attila, roi des Huns. V. ATTILA.

FLEBILE adv. (flé-bi-lé — mot ital.). Mus. D'une manière plaintive : *Largo* FLEBILE. *Adagio* FLEBILE.

FLÈCHE s. f. (flè-che). Arme formée d'une pointe portée par une hampe en bois léger, et qui se lance avec un arc ou une arbalète : *Les peuples de Crotone sont adroits à tirer des* FLÈCHES. (Fén.) *Du bois ajouté à un acier pointu fait un dard, deux plumes ajoutées au bois font une* FLÈCHE. (Chamfort.) *Le sauvage tue le gibier avec la même* FLÈCHE *qu'il lance à son ennemi.* (A. Maury.)

Mortellement atteint d'une *flèche* empennée,
Un oiseau déplorait sa triste destinée.
LA FONTAINE.

— Par anal. Objet qui a la forme d'une flèche : *La* FLÈCHE *d'un lit. Une grille ornée de* FLÈCHES *dorées. Dans certains pays, les femmes portent des* FLÈCHES *d'or dans leurs cheveux.* ‖ Signe figurant une flèche et servant à désigner une direction, comme le nord, le cours d'un fleuve, le sens d'un mouvement, etc.

— Fig. Trait qui blesse l'âme, trait de l'amour : *C'est à tort que vous croyez être innocent du sang de votre frère, quand, par vos applaudissements, vous aiguisez les* FLÈCHES *dont on le perce.* (Mass.)

... Les fils de Vénus, les Amours enfantins
Aiguisaient en riant leurs *flèches* innocentes.
THOMAS.

— Fam. *Faire flèche de tout bois*, Employer toute sorte d'objets, de moyens, de ressources pour arriver à ses fins. ‖ *Ne savoir de quel bois faire flèche*, Etre à bout de ressources, de moyens.

— Mar. Bout-dehors ou prolongement de l'avant qui sert à établir les focs des pinques, des tartanes et de quelques autres navires légers de la Méditerranée. ‖ Partie d'un mât située au-dessus du capelage : *Les* FLÈCHES *de cacatois servent à établir les royales et les ailes de pigeon.* (Dubreuil.) ‖ *Flèche d'éperon*, Pièce de bois de la partie supérieure de la guibre d'un navire. ‖ *Flèche de beaupré*, Arc-boutant appuyé contre la muraille du coltis des anciens navires, et qui, reposant sur la face supérieure du beaupré, le maintenait au tangage contre l'effort des étais de misaine. ‖ *Flèche d'arc*, Perpendiculaire abaissée du centre de l'arcure d'un navire, d'une pièce de bois, sur la ligne qui joint les deux extrémités; hauteur de cette perpendiculaire. ‖ *Flèche du rond*, Hauteur de la perpendiculaire abaissée du centre de l'échancrure d'une voile sur la ligne qui joint les points; hauteur de cette perpendiculaire. ‖ *Vergue en flèche*, Vergue amenée de sa place ordinaire, saisie contre le mât, au tiers de sa longueur, dans une position oblique au pont, pour servir de grue, de machine à mâter.

— Fortif. Petit ouvrage formé de deux faces élevées vis-à-vis d'un angle du chemin couvert à l'extrémité du glacis. ‖ On l'appelle aussi BONNETTE.

— Mécan. *Flèche de grue*, Arbre d'une grue.

— Hydraul. Barre horizontale implantée dans un treuil vertical, à laquelle un cheval de manége est attelé.

— Pathol. *Flèche de savon*, Morceau de savon que les nourrices introduisent dans l'anus de leurs nourrissons, pour provoquer une selle.

— Chir. *Cautérisation en flèche*, Cautérisation que l'on pratique en traversant de part en part la base d'une tumeur avec des languettes de pâte de chlorure de zinc.

— Techn. Chacun des brins de bois qui soutiennent un éventail. ‖ Partie du creuset d'une verrerie, depuis le fond jusqu'au bord. ‖ Ficelle dont l'ouvrier de haute lisse se sert pour entrelacer les fils de la trame, afin de maintenir leur distance. ‖ Longue pièce de bois courbée qui joint les deux trains d'une voiture. ‖ Piquet que l'arpenteur fiche en terre, quand il déplace la chaîne. ‖ Chapiteau pointu d'une cloche. ‖ *Flèche de polissoir*, Morceau de bois courbé en arc, pour presser le polissoir sur les glaces.

— Géom. Perpendiculaire abaissée du milieu d'un arc de cercle sur la la corde : *Si* R *est le rayon du cercle et* c *la longueur de la corde, la* FLÈCHE *est représentée par*

$$R - \sqrt{R^2 - \frac{c^2}{4}}.$$

‖ Plus généralement, Distance de la corde d'un arc de courbe à la tangente qu'on peut mener parallèlement à cette corde.

— Constr. Hauteur verticale de la clef d'une voûte au-dessus des naissances.

— Archit. Partie pyramidale ou conique qui couronne un clocher : *La* FLÈCHE *de Strasbourg, de Chartres, de Saint-Denis.* ‖ *Flèche de pont*, Partie de la bascule d'un pont-levis à laquelle les chaînes sont attachées.

— Astron. Constellation de l'hémisphère austral. ‖ *Flèche de l'arbalestrille*, Bois qui forme la longueur de la croix de l'arbalestrille.

— Jeux. Au trictrac, Nom des languettes terminées en pointes très-aiguës, et alternativement de deux couleurs, le plus souvent blanches et vertes, qui sont tracées ou incrustées, au nombre de vingt-quatre, sur le fond noir de la table : *C'est sur les* FLÈCHES *que l'on fait les cases.* ‖ Nom donné quelquefois à des espèces de clous en os ou en ivoire, qui servent à marquer les trous ou parties, et que l'on nomme plus ordinairement FICHETS.

— Mamm. *Flèche-de-mer*, Nom vulgaire du dauphin commun.

— Ornith. *Flèche-en-queue*, Nom donné par quelques auteurs au grand phaéton ou paille-en-queue.

— Ichthyol. Petit poisson du genre callionyme, qui vit aux Moluques.

— Moll. Nom vulgaire du calmar. ‖ *Flèche de pierre*, Nom vulgaire des bèlemnites fossiles.

— Bot. *Flèche d'eau*, Nom vulgaire de la fléchière. ‖ *Flèche d'Inde*, Galanga, dont les Indiens emploient les tiges à faire des flèches.

— Agric. Branche d'arbre qui est verticale dans la direction du tronc. ‖ La plus longue des pièces d'une charrue : *On nomme âge,* FLÈCHE *ou trace la pièce de bois la plus longue de toute espèce de charrue.* (Matth. de Dombasle.) ‖ Tige de canne à sucre et d'autres plantes à tiges élancées.

— Minér. *Flèche d'amour*, Variété de fer oxydé.

— **Epithètes.** Rapide, sifflante, prompte, agile, subite, volante, ailée, empennée, aiguë, acérée, menaçante, adroite, inévitable, invisible, cruelle, terrible, redoutable, pénétrante, cuisante, meurtrière, homicide, empoisonnée, mortelle, impuissante, inoffensive, innocente, légère, lancée, décochée, barbelée.

— **Encycl.** Art milit. La *flèche* se compose d'une verge et d'une pointe de matière dure. Le talon de la verge est généralement empenné ou, si l'on veut, garni d'un empanon ou pennon, panon, penart, penne, pennet, empenne, formé de plumes ou de lames de métal très-légères, auxquelles on donne le nom d'*ailes*. Cette partie de l'arme a pour but de diriger la *flèche* et de tendre sa trajectoire. On appelle barbes de *flèche* les arrière-pointes de leur fer. Toutes les *flèches* ne sont pas barbelées, il y en a à une seule pointe.

Nous citerons, par curiosité, les différents mots que les auteurs ont considérés comme synonymes du mot *flèche : darde* (Ganeau); *barbelle, flic, flich, flique, flise, eslingue, gourgon, passadoux, passador, passadour, passadous, saette, songnolle* (Borel, Carré et Roquefort)*; raillon, reillon*, d'où *raillonnade* (coup de *flèche*); *carreau, tacle*, etc. *Espener* ou *espenher* signifiait frapper ou blesser à coups de *flèches;* les *fléchiers* ou *flégiers* étaient les fabricants d'arbalètes ou de *flèches*. La *frète* était une *flèche* qui ne blessait pas, et dont on se servait dans le tir du *papegeai;* c'est ce projectile qui a donné son nom au meuble de blason appelé *frète*.

« On a prétendu que les *flèches* avaient été inventées par les Crétois; c'est une fable, comme presque tout ce qui s'est dit à l'égard des inventeurs des machines de guerre de l'antiquité. M. Bontemps les croit inventées l'an du monde 2820 ou 1880 av. J.-C. » (Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre.*) La vérité est qu'on ignore la date de l'invention de ces projectiles.

Les plus anciens auteurs témoignent, avec Hérodote, de l'habileté et de la dextérité avec lesquelles les peuples de l'Orient, et, entre tous, les Parthes, se servaient des *flèches*. Elles étaient une arme terrible entre les mains des Ethiopiens, qui, dédaignant l'usage du carquois, se faisaient une parure de ces projectiles, placés, en forme de couronne, autour de leur tête. Ils avaient la singulière habitude de ne jamais lancer leurs *flèches* sur l'ennemi qu'après avoir sauté, dans le but de l'effrayer, selon le dire de Lucien.

Les Grecs n'eurent jamais l'habileté des Asiatiques dans le tir de la *flèche*, et leurs *psilites*, quoique adroits, ne méritaient pas l'admiration que l'on a accordée à bon droit aux peuples de l'Asie. Les Scythes et les Numides lançaient leurs *flèches* de l'une et de l'autre main, même en arrière, quand ils s'enfuyaient.

« Ce tir en arrière est peut-être une fable à laquelle a donné lieu la manière de combattre des *archers* sur *chameau* ou des *dimachères*, qui se tenaient en selle dos à dos, de sorte que, suivant le besoin, l'un tirait de l'arc en avant, l'autre en arrière; le chameau portait ainsi un soldat double. » (Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre.*)

Les Egyptiens lançaient à la main leurs *flèches*, nommées pour cette raison des *lancères*. Les Macédoniens se servaient de *flèches* nommées *gestres*, qu'ils envoyaient avec des frondes. Personne n'ignore que Philippe passe pour avoir été éborgné par la *flèche* d'un archer si sûr de lui qu'il avait pu écrire sur le projectile : *A l'œil droit de Philippe.* Si ce n'était une fable, le fait témoignerait d'une merveilleuse adresse.

Les Romains avaient des *flèches* plombées au talon; une fois tombées, elles demeuraient debout, la pointe en l'air, menaçantes, comme des chausse-trappes (V. DÉFENSES ACCESSOIRES). Les plus petites *flèches* étaient lancées par les *férentaires*, les plus grosses, par les *tragulaires*. On nommait ces dernières *tragules;* elles perçaient, prétend-on, d'outre en outre, un homme tout armé. On les envoyait parfois à l'aide de machines névrobalistiques, et souvent en faisceaux, formant ainsi une espèce de mitraille.

Inconnues des anciens Germains, si l'on s'en rapporte à plusieurs auteurs, les *flèches* étaient en usage chez les Francs, avant Clovis. Ils les employaient principalement comme arme de cavalerie. Néanmoins, César témoigne que ces projectiles étaient méprisés par nos ancêtres; si bien que les combats à coups de *flèches* n'eurent quelque ensemble qu'au temps des milices communales, et encore étaient-ce surtout les étrangers à notre service, Génois, Gascons, Anglais, etc., qui se battaient ainsi.

Les hordes tartares ou scythes, qui envahirent la Pannonie au IXe siècle, et furent la souche de la nation hongroise, répandirent la terreur grâce aux *flèches* dont elles étaient armées. L'Europe trembla un instant. Cet effroi « est prouvé par une messe à laquelle les Italiens avaient recours à l'apparition de ces usurpateurs; elle différait surtout des autres messes par les mots : *Ab Hungarorum nos defendas jaculis* (Défendez-nous des *flèches* hongroises). » (Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre.*)

Les *flèches* de guerre avaient de 2 à 3 pieds. Celles des Anglais, à Azincourt, étaient longues de 1 mètre. Ces projectiles, après avoir été lancés à l'aide d'un arc, furent envoyés plus tard au moyen d'une arbalète. La ville de Mâcon a acquis, autrefois, une certaine célébrité par ses manufactures de *flèches*.

De nos jours encore, la *flèche* est en usage en Perse, en Tartarie, en Chine, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie. L'armée russe a conservé fort tard l'usage de ces projectiles.

Les *flèches* ont joué, paraît-il, un certain rôle dans la destinée des peuples, et voici comment. Quelques peuples anciens, quand ils avaient dessein d'assiéger plusieurs villes, inscrivaient les noms de ces villes sur des *flèches* qu'ils mettaient confusément dans un carquois, et les en retiraient au hasard. L'ordre dans lequel sortaient les noms des cités indiquait celui dans lequel on devait les attaquer. Ainsi, à son arrivée en Syrie, Nabuchodonosor, ayant appris que les Ammonites faisaient partie de la ligue formée contre lui par Sédécias, roi de Juda, et ne sachant laquelle des deux nations il devait attaquer la première, s'en remit au sort des *flèches* et tourna ses armes d'abord contre la Judée.

Avant de terminer cet article, disons quelques mots des *flèches à feu* et des *flèches empoisonnées*. Les *flèches à feu*, ou *brûlots projectiles*, ou *flèches ardentes*, ou *malléoles*, ne sont que de petites falariques (V. FALARIQUE). Les *flèches empoisonnées* ou *scorpions* remontent aux premiers âges de l'humanité. Même avant l'invention du fer, les hommes savaient empoisonner les cailloux, les os, les arêtes de poisson qui garnissaient les armes d'hast des hordes sauvages. L'armée d'Alexandre eut beaucoup à souffrir des *flèches* empoisonnées des soldats de Porus. Les Latins nommaient les projectiles empestés *sagittæ lernæ*, comme si ces *flèches* eussent été trempées dans le fiel de l'hydre de Lerne. Pline, en parlant de leur emploi, écrit : *Irremediabile scelus* (scélératesse sans remède), ou *vulnera scythica* (blessures dignes des Scythes).

« La Colchide, lieu natal des poisons et patrie des empoisonneurs, était renommée pour la perfection de ces armes, qu'à si juste titre on a nommées déloyales. » (Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre.*)

Les Gaulois et quelques tribus de la nation franque, avant de devenir maîtresses des Gaules, chassaient les bêtes fauves à coups de *flèches* empoisonnées; « mais nos ancêtres ne portaient pas à la guerre leurs armes empoisonnées; on peut l'inférer du silence de César, qui n'eût pas manqué de le mentionner. Il est probable qu'elles étaient trop coûteuses, trop rares, trop difficiles à confectionner. Elles étaient fort connues en France sous la seconde race, comme le témoignent plusieurs capitulaires. » (Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre.*)

Les *flèches* empoisonnées servent d'armes de guerre dans beaucoup de contrées : en Amérique, aux Indes orientales, etc. « Cette pratique règne dans la plupart des îles de l'océan Indien, le long des côtes, depuis l'Arabie jusqu'à la Chine, dans le royaume d'Achem, à Ceylan, à Sumatra, dans la presqu'île du Gange, à Malacca, au Pégu, à Java, etc. » (Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre.*) On empoisonne les *flèches*, soit en les plongeant dans le suc de plantes délétères, soit dans le venin des reptiles du pays, soit par d'autres préparations, dont quelques-unes indiquent un vrai raffinement de l'art des empoisonneurs.

« Quant aux insulaires de Java, ils se servent, à ce qu'on assure, de la bave d'une espèce de lézard, nommé geccho, suivant Jabro, ou gecko, ou geuho, suivant l'*Encyclopédie*; ils le suspendent par la queue et le fouettent ou l'aiguillonnent pour lui faire vomir une matière brûlante ou une sanie qu'ils recueillent et font coaguler et fermenter au soleil. » (Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre.*)

Dans nos contrées d'Europe, les *flèches* empoisonnées ont été rarement employées. On cite pourtant les chasseurs espagnols comme s'étant servis, pour la chasse de la grosse bête, de traits d'arbalète dont les pointes étaient plongées dans un suc ayant pour base la substance de l'ellébore blanc.

« A côté de ces tableaux de la rage humaine, plaçons quelques remarques relatives aux préservatifs connus; car toutes les tribus, tous les peuples qui empoisonnaient le fer, connaissaient des contre-poisons dont